

A Heymans

# L'ŒUVRE

14, Rue Drouot

Téléphone : GUT. 02-71, BERG. 40-51  
Après minuit : GUT. 59-39

Directeur :

**GUSTAVE TÉRY**

ABONNEMENTS

|        |        |          |          |
|--------|--------|----------|----------|
| 1 An   | 6 Mois | 3 Mois   | 1 MOIS   |
| 18 fr. | 9 fr.  | 4 fr. 50 | 1 fr. 50 |

**“Voilà, dit M. Clemenceau, la question qui se pose implacablement --- si déplaisante qu'elle soit pour quelques-uns.”**

**--- Non, réplique le conseiller Délégué Jules Gautier, la question ne sera pas posée.**

## Colonels politiques

[La lettre que voici fut arrêtée en route, et l'on ne s'étonnera pas qu'en temps de guerre elle nous parvienne avec trois jours de retard. Mais, puisqu'on veut bien nous la transmettre, c'est donc qu'on se résigne à nous permettre de la lire. Hâtons-nous d'en profiter.]

(De notre correspondant particulier)

Zurich, 5 mars. — L'armée suisse est par excellence l'armée démocratique. Tout le monde sait cela ; ce fut le sujet de discours sans nombre et le thème de toutes les conceptions militaires de plusieurs partis.

Mais s'il est bien acquis qu'en Suisse l'armée est démocratique, il est en même temps certain que le corps d'officiers ne l'est pas.

Si vous pénétrez dans un cercle d'officiers suisses et que vous ayez eu déjà l'occasion de pénétrer dans des cercles d'officiers allemands, vous serez tout de suite frappé de la similitude absolue de ces deux milieux. Ce ne sont pas seulement les uniformes qui sont presque pareils, c'est aussi la même manière de joindre les talons en faisant le plus de bruit possible, c'est le même geste pour se casser en deux au lieu de s'incliner, ce sont les mêmes attitudes, c'est la même morgue.

Les attitudes, disent les philosophes, prédisposent aux idées. L'affaire des colonels nous incite à les en croire. Il apparaît tout au moins que les colonels Egli et de Wattenwyl ont été jetés vers les attachés militaires allemands et autrichiens par une sympathie si spontanée et si vive que seules de grandes similitudes de pensées et d'inclination peuvent aisément l'expliquer.

Nul n'est maître de ses sentiments et nous ne songerions à reprocher à qui que ce soit ses amitiés, si l'amitié des colonels suisses pour les colonels austro-allemands ne s'était révélée particulièrement agissante. Mais ici apparaît précisément le second trait qui complète leur psychologie : ils se sont cru le droit de tout faire.

Le jugement qui les acquitte sans les absoudre souligne ingénieusement ce trait de caractère :

— Sans doute, ils sont coupables, dit ce document judiciaire ; le devoir de la neutralité est impérieux et nul ne saurait le transgresser sans encourir de châtiement. Cependant, l'intention est l'un des éléments constitutifs du crime ou du délit ; or il n'y a pas d'intention, il ne saurait y avoir ni délit ni crime. Or la psychologie d'Egli et de Wattenwyl est telle qu'ils ne se sont pas rendu compte de leur faute. Nous les blâmons donc parce qu'ils ne sont pas innocents, mais nous les acquittons parce qu'ils ne sont pas conscients.

— En somme, direz-vous, ces colonels sont un peu naïfs.

C'est possible, même certains de leurs propos nous inclineraient à le croire.

— Qu'y a-t-il dans ce « bulletin de l'état-major » que vous livriez aux attachés allemand et autrichien ? leur demandait le président.

— Presque rien. Encore enlevions-nous ce qui pouvait y traîner d'intéressant.

— Et que receviez-vous en échange ?

— Des choses formidables et tellement importantes que, seul, le plus haut commandement pouvait nous en livrer de pareilles.

Pour tout vous dire, il me vient un soupçon. Je me demande s'il est aussi certain que les attachés austro-allemands se soient laissés « rouler » aussi facilement. Même s'ils l'ont été, je m'étonne, malgré tout, un peu que l'on vienne le leur dire ensuite avec cette candeur.

Nos colonels ne s'en sont pas tenus là. — Pourquoi, leur a encore demandé le président, n'avez-vous communiqué le « bulletin » qu'à une seule des parties belligérantes ?

— Parce que, répondit Wattenwyl, seule, cette partie-là avait des renseignements à nous donner en échange.

On serait tenté de ne voir là qu'un hommage à l'incontestable supériorité de l'Allemagne en matière d'espionnage, si Egli n'avait fait, par ailleurs, cette déclaration complémentaire :

— Le service de renseignements ne peut pas se contenter de savoir ce qui se passe sur nos frontières. Si nous attendions qu'une armée soit massée à nos portes pour prendre des mesures, cette armée serait à Lucerne en deux jours et notre mobilisation même deviendrait

impossible. Il faut donc que nous soyons renseignés non pas seulement sur les mouvements de troupes, qui se produisent à côté de nous, mais aussi sur ceux qui se produisent en Silésie, en Poméranie, au Brandebourg.

Du coup, nous voici tentés de nous réconcilier avec ces colonels. De quel côté que soit leur sympathie, elle ne suffit point à troubler leur jugement ; ils conçoivent que le seul danger auquel ils peuvent avoir à parer est celui d'une invasion allemande. Ceci rachète tout le reste.

Malheureusement, ils s'y prennent mal. J'ai bien peur qu'en demandant aux Allemands seuls des renseignements contre l'Allemagne même, ils ne fassent fausse route.

Je ne me lasserai pas de vous répéter que ces colonels sont naïfs.

Je veux que les colonels Egli et de Wattenwyl soient d'excellents militaires ; je veux que le colonel von Sprecher, leur chef, qui les couvrit, soit un excellent chef d'état-major ; les uns et les autres sont, en tous cas, de piètres diplomates. On aurait mauvaise grâce à trop s'en étonner.

Les deux premiers viennent d'être éloignés définitivement du service, où ils avaient donné tant de preuves de partialité. Cela peut nous suffire.

Cela suffira-t-il à la Suisse ? Je ne le pense pas. Les Suisses peuvent se désintéresser de la sentence ; ils ne se désintéressent pas de la réforme, dont cette sentence suggère la nécessité.

Et tout ceci prouve, une fois de plus, que, s'il est quelquefois très dangereux de laisser diriger l'armée par des politiciens, il n'est peut-être pas moins dangereux de laisser diriger la politique par des militaires.

J. Robert

## On vend des Grecques...

Les journaux grecs écrivent : « La France, sous les murs de Verdun, combat pour la protection des peuples faibles. Une victoire allemande serait l'écrasement de l'hellénisme. »

O Grecs ! si vous en êtes convaincus, que ne nous aidez-vous ? Car vous n'avez pas le droit de dire, comme jadis les Polonais : *Le ciel est trop haut, et la France trop loin*. Oui, Verdun est loin, mais Salonique est tout près. C'est là qu'il paraît un peu bizarre de nous voir lutter seuls. Comment la royale théorie du désintéressement de la Grèce dans ce conflit gigantesque tiendrait-elle devant des dépêches comme celle-ci :

« Le journal *Patris* apprend que des femmes, des jeunes filles et des enfants grecs sont vendus en Asie sur les marchés de Koniah. »

Ainsi les Turcs vendent des Grecques en plein jour, dans une grande ville ! En quel pays et en quel temps vivons-nous ? Sur le haut Congo, à la fin du siècle dernier, j'ai vu des marchés d'esclaves, où un roi nègre vous vendait une belle femme pour douze bouteilles vides. C'était le tarif, les bouteilles de verre, restées intactes après des semaines de caravane, représentant, d'ailleurs, une monnaie d'échange très estimée. Mais ça se passait en Afrique centrale, chez des peuplades noires. En Turquie moderne, avec des femmes blanches, le spectacle est plus suffoquant.

Cette ville de Koniah, telle que je l'ai connue avant les bienfaits de la civilisation allemande, n'avait pourtant rien de barbare. Doucement mystique plutôt, avec sa célèbre mosquée des Derviches Tourneurs, que de saints catafalques au dos bombé, couverts de longs tapis somptueux, éplissaient jusqu'au plafond, comme une rangée d'éléphants caparaçonnés de velours et d'or dans un caravansérail ténébreux !

Et je revois son bazar qui n'était, mon Dieu ! ni plus tortueux ni plus mystérieux que n'importe quel bazar d'Orient. On y vendait surtout d'innocents colliers d'ambre et du *rahat-loukoum* à la pistache, mais vous y auriez vainement cherché des esclaves. Je puis vous jurer qu'aucun lot de captives nues, mises en vente par des Bachi-Bouzouks à l'air féroce, n'était ses charmes peureux devant quelque jeune pacha en turban de soie pâle et à courte barbe noire, comme dans le poème de *Namouna*, d'Alfred de Musset. Il a fallu la Kultur allemande pour nous ramener ces turqueries du temps de Delacroix et des *Massacres de Scio*.

Maurice de Waleffe

Taisez-vous ! Méfiez-vous !

## LA QUESTION qu'il ne faut pas poser

Hier, deux de nos confrères ont été suspendus pour huit jours.

L'heure a connu les rigueurs d'Anastase pour un article de M. Albert Mathiez, professeur d'histoire à l'Université de Besançon. La censure nous permettra-t-elle au moins d'en indiquer le titre ? Cet article était intitulé : De la publicité des sanctions. Ne dirait-on pas un sujet de thèse pour un doctorat en Sorbonne ?

Quant à l'Homme enchaîné, il a été, de plus, saisi et suspendu, pour avoir publié un article de M. Georges Clemenceau, ancien président du conseil, sur la bataille de Verdun.

Nous croyons devoir en reproduire les deux passages les plus caractéristiques :

Des combats qui compteront parmi les plus violents de la guerre se poursuivent avec un inlassable acharnement de fureur dans le village de Douaumont, et autour du fort. L'ennemi, stupéfait de l'extraordinaire mélange d'audace et d'endurance qui lui est opposé, envoie, sans compter, ses bataillons à la mort, tandis que son artillerie, à laquelle la nôtre ne peut imposer silence, sème la dévastation dans les rangs impassibles de nos héroïques soldats. Si la position de Douaumont venait à nous être enlevée, grâce à une accumulation de fautes sur lesquelles on essaie vainement de jeter le voile, la ville de Verdun, déjà si cruellement endommagée, ne serait plus qu'un réceptacle d'obus. Nous n'en viendrons pas là. Il est impossible, toutefois, de préjuger encore le résultat d'une action qui dure depuis deux jours, et doit être bientôt proche de sa fin. Quoi qu'il arrive, nous aurons pour devoir de mettre à jour les causes d'insuffisances graves, afin d'en prévenir à tout prix le retour.

Un écrivain militaire cité par le *Temps*, disait en 1909 : « Plus on lancera d'obus sur l'ennemi, moins on perdra de fantassins. On ne tirera jamais trop d'obus, on n'en tirera jamais assez. Ce ne sont pas les munitions qu'il faut économiser, ce sont les hommes. » Eh bien ! cette formule, reprise avec tant d'éclat par M. Charles Humbert, et admise tardivement par tout le monde (en dépit du service en campagne de 1913), comment l'a-t-on donc appliquée dans nos offensives et dans notre défensive sur Verdun ? Voilà la question qui se pose implacablement — si déplaisante qu'elle soit pour quelques-uns.

## Rien de nouveau

Nous avons maintes fois raconté avec quelle rigueur les douaniers, employés de chemins de fer, agents du fisc et autres fonctionnaires défendaient les intérêts de leurs administrations, même dans les circonstances les plus tragiques.

Eh bien, ces serviteurs parfois trop zélés ne font qu'imiter leurs ancêtres, ce qui prouve que les révolutions peuvent tout changer, tout modifier, sauf les traditions administratives.

Dans les *Mémoires d'un vieux diplomate*, nous voyons, en effet, que, le 31 mars 1814, les habitants de Saint-Denis, fuyant les armées alliées, s'étaient précipités vers la capitale pour s'y réfugier, traînant avec eux ce qu'ils avaient de plus précieux : une vache, un mouton, quelques poules, etc...

Mais les portes furent absolument interdites à ceux qui ne purent payer les droits d'entrée.

« Ni les prières du maréchal Moncey, ni celles du commandant de la garde nationale, Tourton, ne fléchirent les employés de l'octroi, dit le vieux diplomate. Ceux-ci exigèrent le paiement des droits de ces malheureux, dont les chaumières brûlaient dans la plaine et qui, pour la plupart, n'avaient pour toute fortune que ces quelques animaux et des pains qu'ils avaient cuits sous le canon. »

Vous voyez ; que ce soit en 1814 ou en 1916, c'est toujours à peu près la même chose.

## LA GUERRE AÉRIENNE

Un de nos avions a lancé, la nuit dernière, plusieurs bombes sur la gare de Conflans où régnait une grande activité.

## La Bataille de Verdun

### Les Communiqués

15 heures

En Belgique, au sud de Lombaertzyde, une action de notre artillerie a bouleversé les tranchées ennemies.

En Argonne, nombreux tirs de nos batteries sur les tranchées et voies de communications de l'ennemi dans la région de la Haute-Chevauchée et de Boureuil, où un incendie a été allumé.

Dans la région de Verdun, la lutte localisée au village de Douaumont s'est étendue dans la soirée d'hier. A 18 heures, l'ennemi, après un violent bombardement, a lancé contre nos lignes depuis le bois d'Haudremont jusqu'au fort de Douaumont une attaque très vive qui a été repoussée par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie.

Au cours de la nuit, le bombardement a continué assez intense sur tout notre front, à l'est de la Meuse et à l'ouest, sur le « Mort-Homme » et la côte de l'Oie.



La reprise de l'offensive allemande, qui en est déjà à sa quatrième journée, ne présente pas un caractère aussi violent que les attaques des premiers jours.

En résumé, elle a consisté surtout en une recrudescence du bombardement qui s'était un peu ralenti — en attendant le ravitaillement en munitions, sans doute. Ce bombardement s'est étendu sur tout le front nord, rive gauche et rive droite de la Meuse.

Au contraire, les attaques d'infanterie ont été localisées entre Haudremont et Douaumont.

(La ferme d'Haudremont est à deux kilomètres au nord-ouest du village de Douaumont.)

Les efforts dirigés contre le plateau de Douaumont se comprennent aisément.

S'ils en deviennent maîtres, les Allemands...

... et déterminent un recul général de notre ligne. Ils interdisent le passage de la Meuse à Bras et peuvent encore mieux canonner les ponts à l'intérieur de Verdun, ce qui gênerait ainsi nos communications d'une rive à l'autre.

## L'Effort anglais

C'est un Anglais qui nous en fait mesurer la noblesse et la grandeur

M. Steed, directeur de la politique étrangère du *Times*, présenté par M. Victor Bérard, a donné une conférence sur « l'Effort anglais ». Elle a eu le plus grand succès.

Il était impossible d'exposer avec plus de sincérité, de noblesse et de belle humeur les raisons profondes et durables de l'alliance franco-anglaise.

Nous regrettons de ne pouvoir donner ici qu'une analyse de cette éloquente démonstration :

Je reviens de Verdun. Je suis venu en France pour vous parler de l'effort anglais, et je vais le faire sous l'impression de l'effort héroïque accompli par la France.

Malgré le magnifique élan d'un million de recrues et les services de la flotte qui est en train de conquérir la maîtrise sous les mers après la maîtrise des mers, l'organisation de l'Angleterre était très insuffisante en face des nécessités impérieuses de la situation.

Malgré des avertissements répétés, ceux d'un ancien président du conseil français et du feu roi de Roumanie, l'Angleterre n'a pas voulu augmenter ses forces militaires, car elle croyait à la paix, et elle se fait aux avantages de sa situation insulaire. C'est d'ailleurs cette situation insulaire qui lui a

23 heures

Au nord de Soissons, nos batteries ont exécuté un tir de destruction sur des ouvrages ennemis.

En Argonne, notre artillerie a canonné les organisations allemandes près de la route de Elnarville au nord de La Harazée et à la Haute-Chevauchée.

Au nord de Verdun, bombardement très violent, notamment entre le bois d'Haudremont et le fort de Douaumont. Toutefois l'ennemi n'a pas renouvelé ses attaques dans cette région. Aucun changement au village de Douaumont dont nous tenons les abords immédiats. Dans le bois à l'est de Vacherauville une attaque dirigée par les Allemands sur nos positions avancées a été complètement repoussée.

En Woëvre, fort bombardement dans la région de Fresnes et à l'est d'Haudremont.

Notre artillerie s'est montrée très active sur l'ensemble du front ennemi et a canonné des troupes en mouvement au nord de Vacherauville vers le bois des Fosses et aux abords de Louvemont.

Ces avantages ne les conduiraient pas encore dans cette ville, c'est certain ; mais ils seraient indéfinissables. D'où l'acharnement déployé de part et d'autre pour l'attaque et la défense de cette position.

En présence des difficultés de l'attaque de front, nos ennemis ont essayé de pénétrer par le ravin qui contourne le plateau par le sud. Ils se sont heurtés aux défenses du village de Vaux, devant les Damloup, et n'ont pas pu passer. Les hauteurs au sud de ce village sont hérissées de batteries ; on peut donc espérer que de nouvelles attaques de ce côté ne réussiraient pas davantage.

Toutefois, je rappellerai encore que cette région couverte et boisée est extrêmement favorable aux attaques.

Avec du temps et de la patience, un ennemi persévérant peut, à la longue, s'infiltrer par les bois situés sur les pentes orientales du plateau. Or, si l'Allemand pratique volontiers les attaques en masses, les procédés d'infiltration que recommandent nos règlements ne lui sont pas inconnus.

Méfions-nous.

Général Verraux

permis de vivre sa vie propre depuis huit cent cinquante ans et de développer ses institutions et ce goût de la liberté individuelle qui se trouve si profondément enraciné en chaque Anglais. Le sentiment des droits des citoyens a toujours été au premier plan dans l'histoire de l'Angleterre ; l'idée de l'Etat n'a jamais existé, les Anglais y sont rebelles ; pour eux, le gouvernement, c'est le minimum du pouvoir nécessaire à la direction des affaires générales. Lorsque les luttes constitutionnelles ont pris fin, les luttes économiques ont commencé ; les patrons ont accordé des concessions qui sont la Grande Charte des ouvriers. C'étaient autant de tranchées prises à l'ennemi et fortifiées aussitôt après. Eh bien, depuis la guerre, l'Angleterre a évacué volontairement tous ces retranchements conquis au cours des siècles passés, elle a sacrifié ce qu'elle avait de plus saur, elle a fait sa propre conquête : voilà l'effort moral de l'Angleterre.

Mais cet effort n'a-t-il pas été un peu lent ? N'a-t-il pas été un effort égoïste de la part de la « perfide Albion » ? J'admets que les Alliés se posent ces questions, car je sais combien il est difficile de comprendre le caractère anglais : la guerre a d'ailleurs eu ce résultat de lier à tout jamais la France à l'Angleterre, car nous nous sommes mutuellement indispensables et incompréhensibles !

L'Anglais a horreur de la logique, et l'instinct qui le guide est réfractaire au raisonnement : il se rend compte que le monde ne marche pas en droite ligne et son principal souci est de maintenir l'équilibre.

L'Angleterre a le respect de la parole donnée : une attaque allemande directe ne l'aurait pas secouée comme la violation de la Belgique. A ce moment, un gouvernement clairvoyant aurait pu faire accepter le principe du service obligatoire dans les

vingt-quatre heures. Mais, occupé à flatter le peuple plutôt qu'à lui montrer ses devoirs, le gouvernement anglais n'osa pas lui demander ce sacrifice. Depuis, c'est le peuple lui-même, parfois aidé par la presse, qui a poussé le gouvernement, à coups de botte, et l'a forcé à faire ce qui était le devoir et l'intérêt de l'Empire britannique tout entier.

Si le courage lui a fait défaut, le gouvernement a su se mettre immédiatement à l'œuvre, — suivant les conceptions dont il était capable tout au moins. Au commencement des hostilités, l'armée de l'Empire britannique se composait de 363.000 hommes seulement, y compris les réserves. Il n'y avait ni habillements, ni munitions, ni armement ; le service de ravitaillement n'était pas organisé ; tout était à créer.

On organisa six nouvelles armées de 100.000 hommes chacune ; on doublait d'un coup la force militaire anglaise. Il y a un an, la crise des munitions battait son plein ; on changea le gouvernement qui ne savait pas résoudre le problème. Puis tout l'Empire britannique (l'Angleterre, le Pays de Galles, l'Ecosse, l'Irlande, le Canada, l'Australie, les Indes) travailla nuit et jour à fabriquer canons, obus, explosifs, sous-marins, avions. L'Angleterre, aujourd'hui, fabrique autant de matériel de guerre que l'Allemagne. Elle a 2.700 fabriques de munitions où travaillent 2 millions d'ouvriers, depuis les lords jusqu'aux pauvres, tous animés de l'unique désir de fournir aux Alliés le matériel de la victoire.

Aucun sentiment collectif, aucune passion vraiment nationale n'avait jamais ému l'Empire britannique ; aussi, personne ne s'attendait à tant d'unanimité. D'ailleurs, le mot d'Empire britannique donne une idée très fautive de ce qu'il est en réalité : une association de nations libres. Le Canada, l'Afrique australe et l'Australie ont des liens très lâches avec la mère-patrie ; le gouvernement n'a aucun pouvoir sur eux. Pourtant ils se sont associés spontanément à l'effort anglais.

Il n'est pas vrai que l'Anglais fasse la guerre comme un sport, mais il aime la faire proprement et il préfère avoir un adversaire décent. Les Turcs sont devenus très populaires parmi les Anglais, car ils se sont parfois conduits en gentilshommes. Mais les Allemands n'ont fait naître qu'un sentiment de haine tenace qui a pénétré dans la masse du peuple et a gagné jusqu'aux femmes ; rien que l'attitude des femmes pourrait rassurer les Alliés.

L'Angleterre s'est presque complètement transformée. Toutes les classes se sont mêlées dans les tranchées et mutuellement appréciées. La transformation a peut-être été lente, car les idées se font difficilement jour en Angleterre : les sous-marins et les zeppelins sont bien plus persuasifs et font marcher le recrutement beaucoup plus vite.

La guerre a vraiment ouvert une ère nouvelle : ce qui importe peut-être plus que les résultats matériels de cette guerre, c'est la renaissance produite par l'effort moral des pays alliés, c'est l'arrivée dans le monde de toute une génération habituée à l'accomplissement du devoir, vraiment libre d'esprit, car sa discipline intérieure se fait de soi-même, sans contrainte. Avant la guerre, l'Angleterre était en pleine dégénérescence morale ; elle retourne à une vie plus saine, plus haute et plus noble : le miracle anglais s'est accompli.

Notons que cet effort moral et matériel, l'Angleterre ne l'a pas donné par seul intérêt ni même avec le sentiment que sa vie était menacée ; cela, certains hommes politiques l'ont compris. Mais le gros du peuple a marché pour aider la Belgique, la Serbie, la France et les Alliés.

Nous avons souvent manqué d'intelligence politique et nous pouvons en manquer encore. Le moment le plus difficile suivra les batailles, quand on parlera tout haut des propositions de paix. Il se peut que l'Angleterre soit disposée à transiger, que l'esprit de compromission se réveille. C'est pourquoi je veux faire appel à nos amis de France : vous qui possédez ce ser. continental qui nous manque, veillez sur nous et sur la cause alliée ; tenez sur nous, parlez-nous franchement, franchement ; pas de politesses ! nous nous connaissons assez pour cela.

Si nous tenons ferme, l'issue n'est pas douteuse. Comptez sur notre dévouement, mais rendez-nous le service d'assurer une paix digne de tant de souffrances, de tant de sacrifices glorieux.

## Un officier allemand

### a failli s'évader à Paris

L'hôpital militaire du Panthéon installé dans les locaux désaffectés de l'école Sainte-Geneviève, rue Lhomond, fonctionne comme annexe du Val-de-Grâce. C'est à ce titre qu'il avait reçu, après la bataille de la Marne, un certain nombre de blessés allemands dont le traitement avait été plus ou moins long. Soignés et guéris, ils avaient, les uns après les autres, rejoint les camps de prisonniers. Au début de cette année, il ne restait qu'un ennemi hospitalisé et c'était un officier. Ce lieutenant avait été blessé et ramassé sur le terrain au moment de notre avance en Champagne. Il jouissait à l'hôpital d'une certaine considération. On lui laissait quelque liberté et notamment celle de se promener dans le jardin. Cette promenade qui commençait vers midi se terminait à deux heures.

Des fenêtres de l'ex-maison des Pères Jésuites, aujourd'hui habitée bourgeoisement et qui a comme principal locataire M. l'abbé Lemire, on pouvait apercevoir l'officier prisonnier. Toujours habillé en gris, avec un grand manteau de même couleur, il ne variait que sur la teinte de ses gants. Constamment tête nue, il levait parfois les yeux par-dessus le petit mur qui sépare le jardin de l'hôpital du jardin de l'ancien immeuble des Jésuites. Que cherchaient-ils de ce côté ? Une figure compatissante, un visage ami, un complice...

Le 29 janvier, l'ober-leutnant avait déjà fait deux fois le tour de sa promenade. Tout en la poursuivant placidement, il ralentissait le pas en passant devant le mur, prenait quelque chose dans sa poche et, ayant regardé de tous côtés s'il n'était pas observé, il le jetait par

dessus la séparation. Il était deux heures moins cinq et, quelques minutes après, le prisonnier regagnait sa chambre.

Mais il arriva que l'objet qu'il avait lancé ne fut pas recueilli par les mains amies. Cette enveloppe jaunie d'un format commercial ordinaire, froissée dans la poche et salie dans la boue, tomba par hasard entre des mains françaises. Sa provenance fut d'autant plus facilement découverte que le contenu de l'enveloppe ne pouvait manquer d'édiifier les plus incrédules.

C'était un carnet de souvenirs de combattant et de prisonnier où l'officier avait consigné sur une soixantaine de pages ses impressions et les faits principaux qui avaient retenu son attention. Ces feuilles de route... et de déroute ne contenaient pas seulement d'innocents souvenirs.

Le lieutenant allemand remerciait avec effusion son mystérieux correspondant des renseignements qu'il lui donnait sur la situation militaire et économique de la France. Il lui demandait en outre de nouvelles précisions sur certains de nos régiments et les troupes anglaises et russes en France. Il le pria également de lui faire parvenir une boussole, un couteau et un compas avec quelque autres menus objets qui, il ne s'en cachait pas, devaient faciliter son évasion.

L'évasion n'était pas, en effet, impossible. Une fois la surveillance des infirmiers de garde trompée, le prisonnier gagnait, une nuit, le jardin, escaladait le mur grâce à une échelle qu'on avait eu l'amabilité de laisser traîner là à sa disposition et passait dans la cour de l'immeuble qui porte le numéro 26, rue Lhomond où, grâce aux intelligences qu'il avait dans la maison il gagnait la rue sans encombre, chaque locataire possédant la clef de la porte cochère.

On n'a pas laissé à ce prisonnier le temps de fuir. Ses préparatifs d'évasion ont été arrêtés en même temps que sa correspondance. L'officier boche a été transféré à l'hôpital du Val-de-Grâce où il est gardé avec toute l'attention qu'il mérite. Quant à son correspondant, il n'a pas été inquiété. Est-ce parce que c'est une femme ? Est-ce parce qu'elle est sexagénaire ? Est-ce parce qu'elle est de nationalité américaine par son mariage bien que d'origine allemande ?

La préfecture de police, qui a fait une enquête à la demande de l'autorité militaire, n'a pas retiré, que nous sachions, son permis de séjour à cette étrangère indésirable.

## Hors d'Œuvre

### Candide

*Je crève sous avoir déjà parlé d'une vieille dame qui possède une intelligence très moyenne et qui ne lit pas l'Œuvre ; elle lit « son journal » ; elle ne connaît de la guerre que ce qu'en dit « son journal », et elle a dans tout ce que publie « son journal » une foi aveugle et touchante.*

*Elle m'a dit ce matin : — J'ai été un petit peu étonnée d'apprendre que nous avons tué tellement d'Allemands encore du côté de Verdun, parce que, d'après ce que j'avais lu dans mon journal, je croyais que tous les Boches étaient déjà morts de faim ; du moins tous ceux qui ne sont pas morts de froid en Russie...*

*— Votre journal se sera mal captivé. — Ou plutôt j'ai dû mal comprendre... Mais en tout cas, cette offensive de l'ennemi, c'est un très bon signe. Mon journal dit que c'est « la dernière convulsion de la bête expirante », « le dernier atout du kaiser » et « le suicide des hordes barbares »... D'ailleurs, Guillaume II est très mécontent ; il a fait une scène épouvantable au kronprinz et il l'a traité de noms que je n'oserais pas répéter.*

*— Comment avez-vous vu ces détails ? — C'est sur mon journal... Mon journal dit aussi que le kaiser a bien vieilli depuis quinze jours... Mon journal dit encore que la température nous favorise : la semaine dernière, il faisait sec, ce qui nous a permis de transporter nos canons ; cette semaine, il pleut, et mon journal se réjouit en pensant que la pluie mouillera les Boches.*

*— Et que dit votre journal à propos de l'explosion de Saint-Denis ? — Eh bien, ça prouve que nous avons énormément de munitions, puisque, dans un seul fort, il y avait assez de poudre pour faire sauter tout un quartier.*

*— Oh ! alors... — Et puis, savez-vous ce qu'il faudrait pour mettre la fin à la guerre ?... Il faudrait que les soldats boches puissent lire ce qu'il y a sur mon journal et savoir ainsi la vérité sur ce qui se passe en Allemagne...*

ZETTE.

### Il y a du progrès

Si certains commerçants français, par ignorance ou par légèreté, n'hésitent pas à offrir des marchandises boches ou... philoboches, la clientèle, aujourd'hui mieux éclairée, commence à ne plus marcher.

C'est ainsi qu'une de nos lectrices, qui avait fait à une grosse épicerie de Paris la commande d'un certain nombre de boîtes de lait concentré de la germanisante marque Nestlé, mais qui, entre temps, avait lu l'Œuvre, a refusé tout net la livraison. Et elle nous signale l'insistance un peu surprenante que la vendeuse avait mise à lui placer ce produit suspect.

Souhaitons, sans trop l'espérer, que nos commerçants, dont le patriotisme

n'est pas douteux, se montrent de plus en plus circonspects sur l'origine de certaines marchandises, même quand elles émanent d'une maison qui a pour représentant à Paris un monsieur très bien apparenté...

### Consigne

Le 27 février, les permissionnaires d'un régiment d'artillerie coloniale arrivaient en gare d'Epinal, d'où ils devaient, quelques heures plus tard, repartir pour Paris.

L'autorité militaire leur ménageait une petite surprise.

Un planton, juché sur un tonneau, fit opérer le rassemblement, puis lut à haute voix un ordre d'après lequel les arrivants devaient laisser à la consigne tous les objets dont ils étaient porteurs, y compris leurs musettes et leurs boules de pain.

L'ordre fut exécuté ; après quoi les arrivants furent laissés libres d'errer autour de la gare d'Epinal.

Lorsqu'ils revinrent pour prendre leur train, on leur rendit leurs musettes et leurs provisions de route... moyennant le paiement d'un droit de 10 centimes par objet déposé.

Et les poilus, aussitôt installés dans leurs compartiments, se hâtèrent de manger leurs boules de pain. Songez donc : si le prélèvement de ce petit impôt avait dû se répéter dans chaque gare d'arrêt, jamais, jamais ils n'auraient été assez riches pour aller jusqu'à Paris.

### Question à l'Officiel

8778. — Question écrite, remise à la présidence de la Chambre, le 3 mars 1916, par M. Lefol, député, exposant à M. le ministre de la guerre le cas d'un militaire gradé qui fait son service comme territorial à l'intendance, qui est délégué à l'achat des bois et charbons de bois (il est dans le civil marchand de bois et charbons de bois) qui vend ses produits à l'intendance, de telle sorte qu'il est à la fois acheteur et vendeur, et demandant s'il a le droit de procéder ainsi.

Eh bien, mais c'est la combinaison idéale pour une transaction commerciale : l'acheteur et le vendeur en une seule personne ; de telle sorte qu'il ne peut y avoir ni discussions, ni reproches, ni procès.

Ainsi, dans le cas cité par M. Lefol, député, il est à craindre que le vendeur n'ait roulé l'acheteur. Vous verrez que l'acheteur ne se plaindra pas et sera encore content.

### Requête flatteuse

Les prisonniers français internés au camp de Parchim adressent à nos lecteurs, par l'intermédiaire de leur bibliothécaire, une requête des plus flatteuses. De ce que les imbéciles ne lisent pas l'Œuvre, ils ont déduit, fort justement, que les lecteurs de l'Œuvre recherchent une nourriture intellectuelle à la fois savoureuse et substantielle.

Et c'est pourquoi ils s'adressent à vous de préférence pour vous demander de leur envoyer vos vieux bouquins qui, ayant été choisis et lus par vous, ne peuvent manquer d'être intéressants et instructifs.

Prière d'adresser les envois au sergent bibliothécaire, Kriegsgefangenenlager, Parchim (Mecklembourg).

## Les midinettes s'agitent

Les midinettes ne connaissent pas le chemin de la Bourse du Travail, malgré les efforts tentés par la Fédération de l'habillement pour les y amener. Les couturières, comme les tailleurs pour dames, veulent bien gagner les salaires qu'elles touchaient avant la guerre, mais, contrairement à eux, elles ne veulent pas venir au syndicat. Visiblement, ce mot les effraie.

Cependant, les femmes étaient venues en plus grand nombre, hier, rue du Château-d'Eau ; mais elles avaient été attirées par l'annonce que Mme Séverine parlerait à cette réunion. Elle dit, en effet, la misère des femmes et, mieux que les orateurs habituels, elle explique aux couturières que la reprise des affaires ne justifiait plus le maintien des prix réduits qu'elles avaient acceptés aux premiers temps de la réouverture des ateliers, bienheureux encore de retrouver un peu de travail.

Dés démarches vont être entreprises chez différents couturiers pour obtenir avant la fin du mois un relèvement des salaires.

## A la mémoire de Marceau

La municipalité de Chartres organise chaque année, le premier dimanche de mars, une manifestation patriotique à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Marceau. En cortège et suivie par une foule de citoyens, elle se rend d'abord au monument élevé à la mémoire des enfants du département d'Eure-et-Loir morts pour la patrie et y dépose une palme, puis à la statue de Marceau, au pied de laquelle elle met une couronne.

Cette cérémonie a eu hier un caractère particulièrement solennel et le programme en a été légèrement modifié. Les personnalités officielles et les assistants, en très grand nombre, se sont, en effet, réunis dans le théâtre avant d'entreprendre leur pieux pèlerinage pour entendre une conférence de M. Louis Barthou sur « Marceau et la guerre actuelle ».

M. Barthou a obtenu un vif succès et l'assistance lui a fait une longue et chaleureuse ovation.

## LES MARTYRS D'ALSACE

### Les ouvriers

L'Alsace fut autrefois l'une des grandes régions industrielles françaises. Sous le second Empire, sur une population totale de 55.000 habitants, Mulhouse comptait 30.000 ouvriers et était le centre de l'industrie du coton, du « fil d'Alsace » ; Thann, Guebwiller possédaient déjà de nombreux métiers ; les industriels alsaciens passaient pour avoir l'esprit le plus novateur de tous les Français, et leurs ouvriers l'esprit le plus indépendant, le plus républicain.

Depuis l'annexion, la population ouvrière alsacienne n'a fait que croître. On voit donc tout l'intérêt qu'il y a pour nous à connaître ses vrais sentiments.

D'aucuns pensent que le souvenir de la France s'est effacé plus vite chez l'ouvrier que chez le paysan ou le bourgeois. Il est plus dépendant de son patron, qui tient sa vie entre ses mains. On peut donc lui imposer une attitude, le contraindre à se rallier sous peine de mourir de faim.

Mais c'est bien mal connaître l'Alsacien que de croire qu'on le peut forcer à penser blanc quand il pense noir, à accepter sincèrement ce que sa conscience réprouve. Les ouvriers alsaciens, on va le voir, sont restés fidèles à la France ; ils l'attendent, ils l'« espèrent », suivant la belle formule des matelots, et ne se gênent pas pour le dire au nez et à la barbe de leurs bourreaux.

C'est par centaines que les Allemands ont condamné des ouvriers alsaciens pour germanophilie, et je ne voudrais pas être chargé d'établir le total des années de prison que les conseils de guerre et autres tribunaux extraordinaires leur ont libéralement distribuées.

C'est que l'ouvrier se livre plus facilement que le bourgeois ou le paysan. D'abord, il a moins à perdre, possédant moins ; puis il se défie moins, tout en étant plus exposé. Nous parlerons, au prochain jour, de la délation effroyable qui sévit en Alsace, des procédés répugnants qu'ont employés les Allemands pour traquer l'idée française et sévir contre ceux qui la favorisent. Au village, on se connaît ; on ne parle pas à la légère devant des visages nouveaux ; à la ville, au cabaret, à l'auberge, on est plus habitué à dire ce qu'on pense devant des inconnus... Et puis l'on boit et, comme on sait, la vérité est au fond des pots.

De là des condamnations nombreuses infligées pour propos tenus après boire. Quelques-unes sont à la fois amusantes et touchantes.

François Leyer, humble journalier, s'est atardé à l'auberge en sortant de son travail. Il sort enfin, mais, au beau milieu de la rue, le voilà qui s'arrête et prend à témoin Napoléon III de toutes les « misères » qui règnent actuellement à Strasbourg. En public, il ose traiter les Allemands de « boches ». Il est immédiatement arrêté, emprisonné et condamné à six semaines de prison seulement, car ses juges admettent qu'il n'avait pas tout... son sang-froid.

Eugène Burner, de Strasbourg, terrassier, chante des chansons françaises dans une auberge de Singen : trois mois de prison. Karl Gartner, journalier, « affirme » que les Allemands ont volé l'Alsace-Lorraine en 1870, puis, apercevant des enfants, il les appelle et leur dit : « Petits enfants, dans huit jours les Français seront peut-être ici ; il ne faudra pas avoir peur ! » Pensée charmante ! Mais un immigré a entendu. Gartner, dénoncé, est traduit en conseil de guerre : en prison pour huit mois. Alois Staffelbach, journalier à Colmar, chante la Marseillaise à l'auberge Schlupp : en prison. Joseph Franz, journalier de Guebwiller, se comporte d'une façon méprisante envers les militaires qui sont cantonnés dans sa maison et crie à plusieurs reprises, dans la cour : « Vive la France ! » : en prison. Un ouvrier de Huningue crie : « Vive la République ! » dans un café de Saint-Louis et affirme que l'Allemagne a commencé la guerre : six mois de prison. Jean Schwarz, « pour offense contre l'empereur et conduite antipatriotique » : dix mois de prison.

Joseph Kunz, « pour avoir souhaité le retour des Français » : trois mois de prison. Dans la seule séance du conseil de guerre de Colmar du 3 novembre 1915, où comparaissent Kunz, Schwartz, Walker, etc... je relève les noms de sept ouvriers condamnés pour germanophilie à un total de quarante-six mois et dix-huit jours de prison.

Journaliers et terrassiers ne sont pas les seuls ouvriers qui manifestent leurs sentiments français. Toutes les corporations voient leurs membres défiler devant les tribunaux extraordinaires, et ce, dans toutes les villes du Reichsland. Joseph Schauer, de Schlestadt, tanneur, vient de purger six mois de prison pour avoir manifesté des sentiments français. Aussitôt libre, il se reprend à parler avec la même désinvolture ; il insulte en français, dans un café, les troupes allemandes et, circonstance aggravante, critique les communiqués officiels : en prison pour neuf mois, décide le conseil de guerre de Strasbourg, le 23 décembre 1915.

Diringer, de Banzenheim, dit à un soldat : « Qu'est-ce que vous avez fait, vous tous ? Vous avez vidé les auge des paysans, c'est tout. Vous êtes des idiots ! » : en prison. Falvisaner, pour avoir dit : « Les soldats allemands sont des crapules ! » : en prison. Lossait, garçon jardinier, pour avoir « improvisé quelques vers contre les Allemands en leur disant qu'ils doivent rester au delà du Rhin et qu'il se f... d'eux » : en prison.

Les ouvriers du bâtiment ne sont pas les moins français. Les menuisiers agissent souvent dans les listes de condamnés. L'un d'eux, Ludovic Busch, est condamné à huit mois de prison « pour avoir injurié l'état-major allemand et promis qu'il sacrifierait un cochon pour fêter l'entrée des Français en Alsace ». Sur une seule liste je relève les noms de Marlier, de Schirmech ; Blum, de Marlenheim ; Glaser, de Bergheim ; Lutz, de Kirwiller ; Beltaer, de Molsheim, tous menuisiers.

Mêmes sentiments chez les maçons. Joseph Schauly dit à un soldat allemand : « Vous n'avez donc pas de pain à la maison, que vous venez ici ? Retournez d'où vous venez ! » : trois mois de prison. Emile Fischer « raisonne très insolentement » sur la répartition du pain. « Voyant défiler des soldats allemands, s'exprime grossièrement à leur sujet et émet l'espoir que les Français viendront bientôt en Alsace. » : six mois de prison. Le maçon Estermann, de Guebwiller, est parti dans la forêt pour rejoindre les lignes françaises au lieu de se présenter au conseil de révision le 1<sup>er</sup> octobre 1915. Il tombe aux mains d'une patrouille allemande : six mois de prison.

Même attitude chez les peintres. Emile Calamme, de Metz, ose « parler des Allemands dans les termes les plus vulgaires ». « A l'auberge Mercier, rue de Cuvry, où il était en société, il ne parlait qu'en français. Lorsqu'on le lui dit fait remarquer, il se mit à parler de la guerre et s'exprima ainsi : « Il est triste de voir que l'empereur d'Allemagne fait travailler tant de soldats à Varsovie. Là-bas, tout est miné. Ils sautent tous ! » Sur l'observation que « ce serait dangereux pour nous et nos enfants si les Russes venaient par ici », a répondu : « A Pont-à-Mousson, les Bavarois en ont fait bien d'autres : ils ont embroché des enfants de trois ans avec leurs balonnettes et se sont promenés ainsi. » Puis il a ajouté : « Après la guerre, on coupera la tête à l'empereur ; ma casquette alors vaudra plus que la sienne. » : un an de prison.

Quant à Michel Sittler, peintre à Colmar, les propos que lui reproche l'acte d'accusation dirigé contre lui valent d'être exactement rapportés : « C'est un devoir et une obligation, a-t-il dit, pour tout Alsacien, si les Français viennent, de leur désigner ceux qui tiennent pour les Schwobes, car les Alsaciens qui tiennent pour les Schwobes sont pires que les Schwobes eux-mêmes. (Il serait curieux, à ce propos, de demander à Sittler ce qu'il peut bien penser du renégat Zorn von Bulach.) C'est mon devoir, s'ils viennent, de dénoncer le cochon Weber. On ne peut pas dire de quelqu'un qu'il est Alsacien lorsqu'il pense en Allemand. Si seulement tous les Schwobes pouvaient crever ! Il est injuste qu'ils occupent la Belgique qu'ils ont prise indûment. Ce qu'imprime ce journal est un conte, et ils ont volé aussi l'Alsace en 1870. Il vaudrait mieux que nous fussions Français. » Sittler a raconté qu'il avait chez lui des cartouches de guerre. « Avec celles-là, a-t-il dit, les Schwobes ne tueraient plus de Français ! » On l'a surpris, en août 1915, à fabriquer de petites statues en plâtre de Napoléon I<sup>er</sup>. Tout cela vaut au peintre de Colmar quinze mois de prison. C'est un avertissement. Qu'il n'y revienne pas !

A volonté je pourrais multiplier les exemples. Dans tous les corps de métier, chez les mineurs, les mécaniciens, les tailleurs, les tapissiers, comme Charles Bauer, de Schillingheim, condamné à un an de prison ; chez les tisserands, chez tous les « gens mécaniques », comme on disait jadis, on retrouve le même amour de la France. Or, d'après le dernier recensement, 730.952 Alsaciens, dont 222.931 femmes, sont employés dans l'industrie.

Pour la grande majorité d'entre eux, le cri de ralliement est : « Vive la France ! » ou « Vive la République ! » On crie « Vive la France ! » sans raison, pour le plaisir, par bravade. « Vive la France ! » c'est le cri de Moser de Ruelisheim et de cent autres, qui vont toujours au minimum deux ou quatre semaines de prison. C'est ce cri qui sort tout seul des lèvres du journalier Petit, de Strasbourg, ou du voiturier Illis, de Colmar, parce qu'ils ont aperçu un avion dans le ciel ; c'est l'appel à la patrie perdue, le cri du cœur des ouvriers d'Alsace.

André Faure

## La mort de Carmen Sylva

Un service funèbre a été célébré hier à midi à l'église roumaine de la rue Jean-de-Beauvais à l'occasion de la mort de la reine douairière Elisabeth de Roumanie.

Bien que cette cérémonie n'eût pas de caractère officiel, un grand nombre de personnalités politiques et diplomatiques y assistèrent. Le président de la République et le président du Conseil s'y étaient fait représenter.

# DERNIÈRES NOUVELLES

## Deux héros

A Jérusalem est arrivé, avant-hier, Enver pacha, le foudre de guerre, avec sa suite qui se compose du compère de Djemal bey, de quelques scribes, de quelques gardes du corps ainsi que d'un médecin docteur en toxicologie, réquisitionné pour combattre les poisons et, au besoin, pour les administrer.

Qu'est-il venu faire à Jérusalem ? Des visites, des harangues, des visites aux patriarches, visites aux chefs des communautés religieuses, visites aux notables, visites à des gens pacifiques qu'il va transformer en militants par ses harangues. Quand la flamme sainte brûlera en ce lieu-là, il ira l'allumer chez d'autres et d'autres lieux, et toujours les itinéraires de cet orateur guerrier seront subordonnés à des considérations d'acoustique : si l'on parle, c'est pour être entendu, et comment se faire entendre là où le canon troublerait l'audition ?

Vers le même temps arrivait à Vienne Ferdinand de Cobourg, roi des Bulgares, lui aussi grand ami des voyages, des batailles pour les autres, et des colloques tenus loin du danger. Mais Ferdinand est en route depuis des semaines ; il a épuisé totalement la série des visites, entrevues et autres prétextes. C'est pourquoi il s'est mis au lit, après avoir installé chez son portier le registre où l'on vient s'inscrire et le médecin qui rédige les bulletins.

Enver est aussi couard que Ferdinand et, vraiment, les deux se valent. Mais Enver est le miles gloriosus, tandis que Ferdinand, nullement gloriosus, redoute le danger jusque dans l'évocation de la fanfanade où se complait Enver. C'est pourquoi la même peur, qui est risible chez celui-ci est surtout triviale chez celui-là. — ACHILLE PLISTA.

## GRÈCE ET BULGARIE

### Grecs pillés, massacrés, déportés

Athènes, 1<sup>er</sup> mars. (Retardée dans la transmission.) — La Nea Hellas annonce que les atrocités des Bulgares contre les Grecs continuent. A Kroujevo, des soldats bulgares ont transpercé, avec leurs baïonnettes, en plein marché de la ville, un Grec, nommé Nicolas Costara, qui prit part aux anciennes luttes de Macédoine.

D'autres vétérans de ces luttes ont été massacrés et leurs maisons détruites. La déportation de familles grecques du territoire occupé par les Bulgares continue. A Gubgheli, sur trois cents familles, deux seulement sont restées. Les familles grecques habitant les bourgades de Bogdanichi, de Valandovo et de Doiran ont été déportées en masse.

A Kroujevo, les Bulgares recensent les Grecs âgés de moins de dix-neuf ans.

### Incident de frontière

Athènes, 1<sup>er</sup> mars. — Le commandant de la gendarmerie de Salonique annonce qu'un détachement bulgare, sous les ordres d'un officier, franchissant la zone neutre, près de Matsikovo, a attaqué un poste grec. Cet incident s'est produit samedi dernier. Les autorités militaires ont avisé aux mesures à prendre.

## La vie matérielle en Allemagne

### Les cochons introuvables

Berne, 5 mars. — Les bulletins des marchés signalent la rareté incompréhensible des porcs : vendredi, il n'en a été amené que 274 sur la place de Berlin, mais celle-ci est privilégiée par rapport à Hambourg qui n'en a vu que cinq.

Le Berliner Tageblatt commente ce fait. L'exposé que, si les rapports officiels n'ont pas menti en certifiant qu'il y avait dans l'empire vingt millions de porcs, c'est que les autorités manquent de vigilance et tolèrent que la plus forte partie de ce contingent soit dissimulée et tenue en réserve par l'accaparement des usuriers.

### Le beurre en portion congrue

Berne, 5 mars. — L'empire allemand voit, à dater d'aujourd'hui, s'ajouter une carte à l'ouïsme : celle qui encombraient déjà sa vie économique.

Après les cartes de pain, de lait, de graisse, de pétrole, voici, en effet, venue la carte de beurre.

Cette carte entrera en vigueur dans tout le Wurtemberg à partir du 9 mars prochain ; à Francfort, à partir du 13 mars.

La ration à laquelle la carte donne droit est d'un quart de livre par tête ; mais il faut s'entendre et cela ne veut nullement dire que chaque porteur recevra la quantité de beurre à laquelle sa carte lui donne droit ; cela veut simplement dire que, en aucun cas, il n'aura droit à davantage.

### Comités d'action agricole

M. Méline vient d'être avisé que, dans tous les départements, sauf deux, les Comités d'action agricole dont il avait récemment décidé la création ont été organisés dans les meilleures conditions.

Rappelons que ces comités, composés d'un certain nombre d'anciens de la culture, ont pour mission d'aider les agriculteurs non mobilisés et les femmes restées seules du fait de la guerre. Ils les conseilleront, leur indiqueront les moyens de trouver de la main-d'œuvre, de se procurer des engrais, des machines, de l'argent, etc., et, enfin, leur serviront d'intermédiaires et de défenseurs auprès des autorités civiles et militaires quand ils auront des réclamations ou des plaintes à formuler.

## Procès d'espionnage EN SUISSE

### Neuf accusés, neuf acquittements

[DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER]

Berne, 5 mars. — Devant le tribunal de la troisième division siégeant à Berne ont comparu neuf personnes, trois Italiens, un Suisse, trois Suissesses, une Française et une Hongroise. Ces neuf personnes étaient inculpées d'espionnage pratiqué au préjudice de l'Allemagne et dissimulé sous les apparences du journalisme.

Les inculpés étaient employés par les correspondants du New-York World, du Daily Chronicle et du Daily Mail. Le Suisse et les trois dames de même nationalité avaient été envoyés en Allemagne pour recueillir des renseignements, et l'accusation soutenait qu'il s'agissait de renseignements militaires, non de reportage pour la presse. L'attaché militaire britannique assistait à l'audience, qui a duré toute la journée.

Aux termes du jugement rendu dans la soirée, les faits d'espionnage, tant en territoire allemand qu'en territoire suisse, ne sont établis en aucune manière. L'acquiescement des neuf inculpés est prononcé : deux d'entre eux obtiennent des indemnités financières pour le préjudice matériel qui leur a été porté.

Cette affaire tourne à la confusion de la police militaire, autrement dit du régime des colonels, dont le zèle à complaire aux Allemands a accumulé mépris sur mépris et iniquités sur iniquités.

## Les avions alliés bombardent Smyrne

Athènes, 1<sup>er</sup> mars. (Retardée dans la transmission.) — La Nea Hellas apprend, au sujet du bombardement aérien de la côte asiatique, que les avions alliés ont survolé, avant le bombardement, Vourla et Smyrne et ont lancé des avis aux populations de ne pas s'inquiéter car, seuls, les campements turcs seraient visés.

Suivant l'Embros, trois avions ont survolé Drama, se dirigeant vers Oxiliar.

Athènes, 1<sup>er</sup> mars. (Retardée dans la transmission.) — Suivant la Patria, plusieurs ponts, gares et voies ferrées auraient été détruits à Smyrne, au cours du bombardement aérien effectué par les Alliés.

## Les États-Unis et la guerre sous-marine

Washington, 4 mars. — Certains journaux ayant dit que le président Wilson avait l'intention de démissionner, un communiqué de la Maison-Blanche déclare que tout journal qui publie un pareil racontar en un pareil moment se déshonore.

Washington, 4 mars. — Les chefs de parti de la Chambre des représentants ont décidé de renvoyer à lundi le débat sur la question des navires marchands armés.

## L'unique survivant de "l'Amiral-Charner"

Toulon, 5 mars. — Le seul survivant de la catastrophe de l'Amiral-Charner vient d'arriver à Toulon après avoir passé par Port-Saïd, Malte et Bizerte. C'est le quartier-maître Joseph Cariou, âgé de trente et un ans, natif de Lorient.

Il raconte que le navire s'est englouti si rapidement qu'une vingtaine d'hommes seulement ont réussi à se réfugier sur une grosse épave formant radeau. Ses camarades sont morts de froid et de faim ; seul il put résister et a été recueilli sur le littoral syrien. Cariou, qui porte la croix de guerre, a été envoyé en traitement à l'hôpital maritime.

### HENRI DE PRUSSE REPARAIT

La Haye, 5 mars. — Le prince Henri de Prusse, frère du kaiser, aurait pris le commandement de l'armée navale. Les marins des équipages qui tenaient garnison à Anvers et dans d'autres villes de Belgique ont été envoyés à Wilhelmshaven et à Kiel.

### Communiqué russe

Petrograd, 5 mars. — Front occidental. — Près d'Illukst, nous avons fait sauter hier quatre fourneaux et avons engagé une lutte acharnée pour la possession des entonnoirs que nous avons occupés solidement.

Dans un entonnoir, les Allemands qui ont subi des pertes sérieuses, sont cernés dans un blockhaus à demi démoli.

Sur le front des troupes du général Ivanoff, nos éclaireurs ont abattu quelques postes de campagne ennemis ; en outre, nos éclaireurs ont occupé une tranchée ennemie avancée près de la tête de pont de Mikhaltsche au nord-ouest d'Oussatchko.

Nous avons repoussé trois contre-attaques de l'ennemi qui a tenté de s'emparer de cette tranchée.

Sur le Dniester, près de Zamoschine, nous avons fait sauter des fourneaux dont l'explosion a démoli une partie des barrières ennemies et un entonnoir. Les tranchées avancées isolées sont occupées par nos éléments.

Front du Caucase. — La poursuite des Turcs continue.

### Communiqué italien

Rome, 5 mars. — Sur tout le front, on signale seulement un échange de feux d'artillerie et une activité des patrouilles. — Signé : CANOVA.

## La bataille de Verdun

### Commentaires et impressions de l'extérieur

#### EN ANGLETERRE

Londres, 5 mars. — Selon la Weekly Dispatch, sir William Robertson aurait exprimé la plus grande satisfaction pour les résultats de la bataille de Verdun et pour la bravoure magnifique des troupes françaises, « qui fit échouer les plans allemands à un tel point que, jusqu'à présent, cette bataille est une défaite sévère pour l'Allemagne, qui a perdu un nombre énorme des meilleurs hommes qui restaient de ses armées ».

De lord Northcliffe, dans le Times :

« On sait par le témoignage de déserteurs allemands que l'attaque devait originairement avoir lieu dans un mois ou deux, quand le terrain serait sec. La précocité du printemps engagea les Allemands à devancer l'époque prévue. Il y eut ensuite deux remises pour cause de mauvais temps, puis vint la colossale offensive du 21 février. Les Allemands commirent bien des fautes que nous avons faites nous-mêmes à Gallipoli. »

« Ils annoncèrent que quelque chose de grand était en préparation par la fermeture de la frontière suisse. Les Français furent également avertis par leur admirable service d'informations, leurs avions ne chômèrent pas et, si une confirmation était nécessaire, elle fut donnée par les déserteurs qui, prévoyant les horreurs à venir, sortaient de nuit hors de leurs tranchées, se cachaient le long de la Meuse jusqu'au matin et ensuite se rendaient en donnant beaucoup d'informations que la suite prouva exactes. »

#### EN BULGARIE

Bucarest, 2 mars. (Reçue le 5 mars.) — Des voyageurs, arrivés de Sofia à Turnu-Severin, déclarent que les phases de la gigantesque bataille de Verdun sont suivies avec un intérêt passionné par les milieux politiques et militaires bulgares.

L'impossibilité pour les Allemands d'enfoncer les lignes françaises, alors que l'état-major bulgare s'attendait à voir prendre Verdun aussi rapidement que Liège ou Anvers, produit une grosse impression que ne détruisent pas les commentaires sur les pressions allemandes télégraphiées par l'agence Wolff. L'énormité des pertes allemandes et la destruction des corps d'élite prussiens ont créé un malaise profond dans les milieux militaires, plus exactement informés que l'opinion publique qui ne connaît de la bataille que ce qu'en racontent les communiqués allemands publiés par les journaux, que surveille étroitement la censure.

#### EN ITALIE

Rome, 4 mars. — La reprise de l'offensive allemande, hier (c'est-à-dire vendredi), à Douaumont, a donné l'impression que la bataille entrerait dans une nouvelle phase, où l'état-major allemand, en possession de forces nouvelles, tenterait de réparer sur les mêmes lieux l'échec récent.

Les critiques militaires expriment, d'une façon générale, l'avis que la situation reste favorable à l'armée française, même après les attaques d'hier, et qu'on assistera à une nouvelle recrudescence des opérations sur les divers théâtres entourant Verdun.

« D'une manière générale, dit l'Idée Nazionale, sans exclure que l'offensive allemande puisse recevoir une nouvelle impulsion du fait de l'arrivée de troupes fraîches pour combler les vides impressionnants de la première phase de l'attaque, il faut reconnaître, après deux jours de lutte, que l'objectif final est loin d'être atteint. »

Le Corriere d'Italia estime que la force de résistance et l'esprit de contre-offensive des troupes françaises sont tels qu'il est permis de douter que le nouvel effort de l'ennemi soit couronné de succès ; même après les attaques d'hier à Douaumont, la situation n'a pas changé.

## La catastrophe de Saint-Denis

Dans l'amas de décombres formé aux abords du grand entonnoir creusé par l'explosion sur l'emplacement de la courtière et du fort de la Double-Couronne, les travaux de déblaiement ont continué hier. Les pompiers, toujours aidés par des artilleurs, des soldats du génie et des zouaves ont poursuivi les recherches avec une telle ardeur que leurs chefs ont dû les rappeler à la prudence. On craignait, en effet, que des grenades restées intactes fissent explosion au choc d'un coup de pelle ou de pioche un peu violent.

Au milieu des débris quatre nouveaux cadavres absolument méconnaissables ont été découverts. Ce sont des militaires, tous soldats auxiliaires de la 22<sup>e</sup> section des commis d'ouvriers d'administration détachés au fort de Saint-Denis pour les corvées du dépôt de munitions. On ne communique pas encore les noms mais leur identification sera, sans doute révélée d'après les livres des bureaux du boulevard de La Tour-Maubourg.

Les curieux n'ont pas manqué d'affluer à Saint-Denis. Pour n'être point aussi nombreux qu'à Belleville, le lendemain de la visite du zeppelin, leur nombre était grand. Ils en ont été pour leurs frais de curiosité. Des barrages d'agents et de gendarmes leur interdisaient les abords de la zone qui a le plus souffert de l'explosion. Ils ont dû se contenter de contempler de loin les blocs de pierre, les plâtras, les morceaux de fonte et les débris de verre qui avaient été groupés par petits tas au bord des trottoirs.

Bien qu'on s'occupe de remettre tout en place, la porte de Pierrefitte ne sera pas libre avant plusieurs jours. Déjà les poteaux renversés des tramways ont été replacés et les fils rompus remplacés. La circulation pourra donc reprendre jusqu'au terminus.

Comme il est d'usage, une enquête est ouverte. Le premier conseil de guerre en a été chargé et son rapporteur, le lieutenant Desouchi, est venu avec M. Ducrocq, sous-di-

recteur de la police judiciaire, procéder aux constatations habituelles. Les deux magistrats ont interrogé les survivants et les témoins de l'explosion. D'après leurs déclarations, il faudrait admettre que la catastrophe est due, en effet, à un accident banal, mais renouvelé de celui de la rue de Tolbiac. Les auxiliaires chargés de transporter les caisses de grenades en auraient laissé tomber une... Celle-ci aurait éclaté, puis d'autres qui étaient proches, ce qui explique qu'une série de petites détonations ont été entendues de la courtière c'est avant que la totalité de la provision sautât.

A la caserne des zouaves, dont une des salles a été transformée en dépôt mortuaire, on a procédé hier à l'identification de la plupart des vingt et un cadavres qui y ont été transportés. En voici une première liste :

MM. Louis Debeaumont, 50 ans, réfugié du Nord, demeurant, 1, impasse Maurice, à Pierrefitte ; Emile Raynal, 18 ans, 33, rue de la Légion-d'Honneur, à Saint-Denis ; les soldats Muller et Adam, de la 22<sup>e</sup> section de C. O. A., en détachement au fort de la Briche ; Victor-Pierre Beziers, 12 ans, 52, rue Jean-Durand, à Stains ; Abel-Eugène Maisonhaute, 12 ans, rue Venancie, à Stains, réfugié de la Meuse.

Mme Clément, née Alphonsine Soubiran, 36, rue Havy, à Pierrefitte ; Mlle Lucie Mangold, 14 ans, impasse Charles-Beaugrand, à Pierrefitte ; Edouard Grol, facteur télégraphiste du 8<sup>e</sup> génie, en détachement au fort de la Double-Couronne ; Antoine Barbet, 46 ans, 9, rue de Paris, à Eaubonne ; Feyt, 11, rue du Fort, à Argenteuil, 121 bis, avenue de Saint-Denis, à Pierrefitte ; Bely, laitier, 4, rue de Gonesse, à Saint-Denis ; Hippolyte Alix, 3, rue d'Aubervilliers, à Saint-Denis ; Alfred-Antoine Borbel, 46 ans, 9, rue de Paris, à Eaubonne.

Trois hommes, dont deux militaires, et deux femmes n'ont été reconnus par personne. Il faut encore ajouter à cette liste celle de cinq blessés décédés à l'hospice de Saint-Denis et à l'hôpital Saint-Martin. Ce sont :

MM. Roger Behat, 17 ans ; Julien Gosse, 10, impasse Choiseul, à Saint-Denis ; Jules Carré, 57 ans, 19, rue de la Fromagerie, à Saint-Denis ; deux femmes inconnues et le soldat Sauret.

Le chiffre exact des morts n'a pas encore pu être établi, mais on a des raisons de craindre qu'il dépasse quarante. Tous les militaires qui se trouvaient à l'intérieur de la courtière au moment où l'explosion s'est produite ont été tués. Et des soldats manquent encore à l'appel.

Quant aux blessés, ils sont environ soixante dont l'état est assez sérieux. Ils sont soignés dans des hôpitaux civils ou militaires, ainsi que dans des hôpitaux auxiliaires. L'état de plusieurs d'entre eux est très inquiétant. Les autres, qui n'ont que des contusions, ont regagné leur domicile après avoir reçu les premiers soins. Ajoutons que Mme Poincaré a visité hier les victimes en traitement et que leurs familles seront secourues comme il convient.

## Les idées qui passent...

### De l'action !

M. Charles Humbert (Journal) est un professeur d'énergie. Il ne s'agit plus de « tenir », s'écrie-t-il. Notre ambition est « d'agir » :

Agir chaque jour, à toute heure. Agir, c'est songer à l'avenir, en discerner les probabilités, y adapter son imagination. C'est fabriquer des canons quand l'ennemi multiplie les siens, et en fabriquer plus et de plus beaux ; c'est aménager de nouvelles voies ferrées là où lui-même en construit, et en préparer d'autres pour l'attaque qui répondra à la sienne ; c'est imaginer de nouvelles méthodes de combat alors qu'il change les siennes ; c'est préparer de nouveaux engins, même si ceux que l'on possède paraissent en quelques points égaux ou supérieurs à ceux de l'ennemi ; c'est connaître ses plans et les déjouer ; c'est en établir d'autres qui devront le surprendre ; c'est se donner tout entier à une tâche de tous les instants ; c'est vivre en conscience, en sincérité, avec toutes ses forces, tous ses moyens, toutes ses capacités, l'œuvre sublime du salut national ; c'est y mettre tout son cœur, tout son cerveau, tout son sang, et, s'il le faut, mourir à la peme, avec l'ineffable joie d'avoir donné tout à la patrie, plus même que l'on ne pouvait donner.

M. Capus (Figaro) réplique à la presse viennoise qui voit déjà la « France désunie après l'échec de Verdun » : — Tout d'abord, après l'échec de Verdun :

Tout d'abord, l'échec de Verdun ne semble pas être du côté que vous croyez. Et, en outre, il n'y a pas, il n'y aurait pas de crise chez nous.

Outre que la chance d'un échec ou même d'un recul de notre armée à Verdun est désormais presque annulée, c'est évidemment que l'Allemagne eût payé si cher n'aurait produit, en France, qu'une plus étroite union autour du drapeau. Une secousse, certes, et un frisson, puis nos ennemis auraient vu, en quelques heures, toute la race redressée et prête de nouveau à une lutte impitoyable !

Quant à une crise politique profonde, à une crise politique qui conduirait à une diminution de résistance, nos ennemis peuvent être assurés que les éléments n'en existent pas aujourd'hui dans notre pays. Du moins, ils sont si épars et si faibles qu'aucune circonstance n'est capable de les rassembler. En tout cas, une crise politique de ce genre se heurterait à une telle volonté contraire de la nation que, dès les premiers balbutiements, elle serait balayée.

### Don Quichotte

#### et le terrorisme boche

Un gentleman anglais laisse tomber récemment du haut de la tribune cette méprisante parole : « L'Allemagne a ruiné la chevalerie de la guerre. »

Un journal espagnol, l'A B C, rappelle à ce propos que Cervantès, le père immortel de Don Quichotte, avait flétri les « inventions diaboliques » qui permettent, à la guerre, à un lâche et vil, bien pourvu d'engins d'artillerie, d'abattre le « véritable valeureux ».

Et l'auteur de l'article, M. Alberto Insua, démontre ensuite la vanité des efforts germaniques pour fonder la victoire sur le terrorisme scientifique :

« Il s'imaginait que les paysans français subissent encore l'ascendant de la fureur teutonne et que, quand il atteindra à certaines limites, il formera un courant pacifique irrésistible qui servira les plans de l'état-major allemand. Et ils se trompent du tout au tout. Le

### L'« Œuvre » militaire

## Des munitions et encore des munitions !

On a dit, redit et répété que cette guerre est avant tout une guerre de matériel, de munitions ; que l'héroïsme des troupes ne peut suffire à dominer la mitraille ; que les poitrines sont impuissantes contre l'acier, si un énorme matériel ne les soutient. Cette vérité, on ne la proclamera jamais assez !

Si les Allemands ont pu prendre quelques kilomètres au nord de Verdun, s'ils ont eu raison de l'abnégation, de la vaillance, du courage surhumains de notre armée, c'est en submergeant nos soldats sous une pluie d'obus inouïe. S'ils avaient eu davantage, ils auraient pu résister. Il faudrait que tous ceux qui contribuent à la fabrication des munitions à un titre quelconque eussent tous, jours présente à l'esprit cette pensée que le sort de la France est entre leurs mains ; il faudrait le dire et le répéter sans cesse ; il faudrait l'écrire sur des affiches qu'on multiplierait dans les usines, dans les ateliers.

Il serait nécessaire, partout où on tourne des obus, d'intensifier le travail ; il faudrait marcher la nuit, le jour, par roulement, sans répit.

Ils marchent bien jour et nuit, ceux qui se battent sans arrêt.

Plus l'effort fourni sera grand, moins longue sera la guerre, plus complet sera l'écrasement de l'ennemi. Les ouvriers des usines, tout comme les soldats des tranchées, sont l'un des facteurs essentiels de la guerre. Et ils ont la bonne part, car s'ils donnent leur travail, les autres, là-bas, donnent leur vie ! La France compte sur leur dévouement et sur leur bonne volonté. Il faut qu'ils travaillent sans répit : la victoire est à ce prix !

Mortimer-Mégret

## Réponses

B. Z. — 1<sup>o</sup> La Place ne s'occupe pas de cette question. C'est le bureau du général commandant le département de la Seine.

2<sup>o</sup> Oui, en principe.

26.216. — 1<sup>o</sup> La question est à l'étude au ministère, mais n'est pas encore tranchée.

2<sup>o</sup> Rien de semblable n'existe. C'est faux.

### Ce qu'il faut savoir de l'armée grecque

M. Axelos, dans la Vie :

Les soldats du roi Constantin, pour devancer les Bulgares et arriver avant eux à Salonique, sont restés pendant trois jours sans avoir de la pluie sur le dos et de l'eau dans le ventre. L'agilité du corps, l'endurance malgré les privations et surtout l'amour-propre font en dernier lieu que le soldat grec se rend très difficilement. Sa puissance défensive est énorme, car il est soutenu par la conviction qu'il dépassera toujours l'ennemi en vitesse et en dextérité. Quand il est à bout de forces, il recule, il s'arrête, il tire, il repart, il tire de nouveau, il épuise tous les moyens de vendre sa vie cher et ne se rend qu'à la dernière extrémité. Il sait d'ailleurs ce qui l'attend s'il tombe vivant entre les mains des Turcs ou des Bulgares. Les 250.000 Turcs qui ont vaincu les 45.000 Grecs en 1897, dans les plaines de la Thessalie, n'en ont compté que 150 prisonniers.

### LA PRESSE ÉTRANGÈRE

Du Popolo d'Italia :

Tenez ferme, braves Français ! Au nord ou au sud de Verdun, il n'importe. L'essentiel est que vos rangs ne soient pas enfoncés.

Tenez ferme, car ce n'est pas seulement le sort de la France qui vous est confié, mais celui de toutes les nations alliées.

L'Europe et le monde vous regardent ! Vous décidez aujourd'hui de l'Histoire.

Du Secolo (de Lisbonne) :

Le but initial de cette monstrueuse et gigantesque attaque des Allemands, c'était sans doute de surprendre et d'annihiler toute résistance des Français. La tactique de Joffre, orientée toujours sur la préoccupation de parer les chocs tout en épargnant la vie de ses soldats, a contrarié les plans des Boches et les a obligés à y perdre plus d'un tiers de leurs effectifs en échange d'avantages tout à fait insignifiants.

Au surplus, un succès — d'ailleurs d'heure en heure moins probable — de l'offensive allemande, sur ce point du front, n'affaiblirait nullement les éléments de résistance des Alliés. Ce ne serait qu'un appoint... moral accordé au kronprinz.

De la Gazette de Lausanne :

Le kronprinz, poussant à la guerre, se disalt sûr de la victoire. Il la promettait aux imprudents qu'il entraînaient dans son sillage. A leurs yeux hallucinés, il faisait miroiter un plus grand « Deutschland », véritable pays de Cocagne. Que dira le peuple, que dira l'armée si le demi-écho de Verdun se renouvelle et se généralise, si l'Allemagne, en fin de compte, reste le mauvais marchand de l'aventure où elle a précipité le monde ?

# "L'Œuvre" Extérieure

## UN ASPECT de la Presse américaine

Sachons reconnaître nos amis

L'article que nous avons consacré (1) à M. Hearst, propriétaire de divers journaux et magazines américains, nous vaut une lettre de Mme Anderson, « associée editor » du *Harper's Bazar*, c'est-à-dire représentante des intérêts de M. Hearst en France.

Nous la publions intégralement, par courtoisie et par impartialité. Elle ne réfute pas nos dires. Même, elle les confirme. Nous le démontrerons aisément tout à l'heure.

Qu'il nous suffise, avant de donner la parole à Mme Anderson, de rappeler que seul ici l'intérêt français nous préoccupe.

Monsieur,

Votre esprit d'équité me permettra sans doute de mettre certaines idées au point, au sujet du *Harper's Bazar*. Je suis chargée des intérêts de ce journal à Paris et mieux placée que quiconque pour réfuter quelques erreurs émises dans l'article de *L'Œuvre* du 29 février.

Il serait regrettable que votre journal ne comprenne pas les services que le *Harper's Bazar* rend au commerce français, dans un but loyal et désintéressé. Il suffit de parcourir ce « magazine » pour voir qu'il n'a jamais publié les articles dont parle votre rédacteur ; il ne s'occupe nullement de politique et ne parle de la guerre que pour entretenir l'admiration que les Américains ont pour la France.

Le *Harper's Bazar* a été énergiquement francophile depuis le début de la guerre. Il a soutenu le commerce de luxe français, alors qu'aux heures critiques de septembre 1914 l'Amérique pouvait douter que le commerce français serait à même de continuer à lui fournir des modèles. Ce magazine a même lutté contre les influences américaines qui estimaient le moment propice pour se dégager du marché parisien. Il y a là un bel exemple de francophilie qui fut unique dans son genre, et je puis affirmer que le *Harper's Bazar* fut la plus puissante influence, dans cette voie, aux Etats-Unis.

Nous pourrions très facilement publier un journal documenté de dessins originaux et créations recueillies dans les magasins de New-York au lieu de faire valoir les créations parisiennes ; cela supprimerait beaucoup de frais, mais tel n'est pas le sentiment de ce journal.

Pourquoi le *Harper's Bazar* est-il pris à partie ? N'y a-t-il pas là une manœuvre de concurrents cherchant à supprimer l'influence de ce « magazine », parce qu'ils ont des intérêts opposés ? Nous n'avons qu'à citer le cas de la *Société X...* qui attaque le *Harper's Bazar* ; cela parce qu'il est l'agent de publicité du concurrent « Y... ». Cette agence, qui est également chargée des intérêts du *Syndicat Z...*, n'est-elle pas une filiale née de telle maison de Francfort et de Vienne ?

C'est grâce à l'influence de M. Hearst et à ses ressources que le *Harper's Bazar* a conquis l'importance qui lui vaut la clientèle la plus nombreuse et la plus recherchée qui soit aux Etats-Unis.

Ce que l'on oublie pour juger M. Hearst, c'est qu'il est un neutre ayant mis à la disposition de la France une influence aussi importante que le *Harper's Bazar*.

Bien que ne m'occupant nullement des autres publications de M. Hearst, permettez-moi un mot au sujet du *Deutsches Journal* auquel fait allusion l'article de *L'Œuvre* en publiant quelques phrases d'un article signé par Dernberg. Ce journal a perdu, depuis la guerre, la moitié de ses lec-

teurs, parce que les Allemands le prétendent hostile à leurs intérêts. Parlant de ce journal, le 20 octobre 1914, la *Staats Zeitung* dit : « Le titre est la seule chose allemande dans le journal de M. Hearst. » Et, le 27 octobre 1914, en parlant du même journal, il ajoute : « Le problème de conduire un journal allemand dans l'intérêt des Alliés doit naturellement vous paraître très difficile. »

Votre rédacteur a omis également de dire que le *Livre du Roi Albert*, publié par M. Hearst, a été vendu au bénéfice des réfugiés belges et que les cinémas de M. Hearst, dont sept reproductions quotidiennes furent données dans les grandes villes d'Amérique, représentaient la France dans sa gloire et sa souffrance héroïque, que l'on y chantait la *Marseillaise* et que rien ne contribuait davantage à exciter l'enthousiasme pour la France. Le titre lui-même de ces représentations était patriotique, puisqu'il était ainsi : « *Fighting for France*. »

J'ai assisté à la première représentation de ces films ; la foule emplissait la rue, et le théâtre disparaissait sous les drapeaux des Etats-Unis unis à ceux de la France et de ses alliés. Le speech du représentant de M. Hearst fut fort émouvant : « La France lutte contre l'ennemi de l'humanité, disait-il. L'heure est sonnée ; c'est maintenant le devoir de l'Amérique de rendre à la France l'appui qu'elle nous a donné lors de notre guerre de l'indépendance. » En parlant de ce speech, les journaux de New-York écrivaient : « C'est là un effort en vue de faire entrer les Etats-Unis en guerre, aux côtés des Alliés. »

La vérité est que M. Hearst est neutre et que nous ne comprenons pas les difficultés auxquelles se heurte un homme ayant tant d'intérêts divergents ; et, s'il veut disposer d'une partie de sa fortune et de son influence pour la France, on doit en tirer tout le parti possible pour le commerce auquel se rattache tant d'intérêts de la classe ouvrière et laborieuse.

HENRIETTE S. ANDERSON,  
Associate Editor Harper's Bazar.

Nous avons laissé Mme Anderson défendre son associé et patron. C'est son droit et son intérêt.

Mais elle défend M. Hearst, propriétaire du *Harper's Bazar*, magazine de modes, alors que notre article visait M. Hearst, directeur du *Deutsches Journal*, organe d'une bochophilie dont le titre seul indique l'ampleur ; Mme Anderson ne souffle pas mot de Herr Sutro, bras droit de M. Hearst, président de la *German Publication Society*, centre avéré, officiel de la propagande « pro boche » ; Mme Anderson est muette quant à l'article signé de M. Hearst en personne, où ledit Hearst attaquait l'Angleterre ; Mme Anderson omet de nous dire ce qu'elle pense des articles insérés dans les journaux de M. Hearst, où le torpillage du *Lusitania* est justifié et approuvé, Mme Anderson ne fait aucune allusion aux manchettes des journaux de M. Hearst, où il est établi que les Alliés ont violé les lois de la guerre, commis d'innombrables atrocités, massacré les prisonniers, etc. Nous aurions pourtant voulu savoir comment, par quel sortilège on peut démontrer que le journal qui a donné ce titre à un article : « *Les Français assassinent les femmes et les jeunes filles allemandes* » peut être dirigé par un ami de la France !

Répetons-nous donc puisque notre contradicteur semble ne pas nous comprendre : M. Hearst est un homme d'affaires à visage double : Il y a « le visage *Harper's Bazar* », tout aimable, gracieux, nielleux, qui fait mille et une risettes à nos couturiers, reproduit leurs vignettes de modes, les dernières créations de la rue de la Paix, etc.

Et il y a le « visage *Deutsches Journal* », face haineuse, contractée, grimacante, — le vrai visage (pensons-nous) de MM. Hearst et Sutro.

Au surplus, ne nous méprenons pas, même en ce qui concerne le *Harper's Bazar*. Mme Anderson assure que M. Hearst « pourrait très aisément publier à New-York un journal rempli de dessins de modes originaux, d'après les créations des magasins américains ; et ainsi seraient supprimés beaucoup de frais. »

Répondons doucement à Mme Anderson que, si M. Hearst préfère reproduire les toilettes des couturiers parisiens, ce n'est pas par tendresse pour eux et pour nous, mais parce qu'il y trouve son intérêt, la clientèle américaine étant friande des nouveautés mondaines de chez nous. M. Hearst n'est pas un philanthrope sentimental, c'est un homme d'affaires fort habile, puisqu'il a édifié une énorme fortune en encaissant les films sur les gazettes. S'il a engagé de gros frais en publiant les vignettes (payées, je suppose) de nos couturiers, c'est qu'il les escompte, en commerçant avisé, une avantageuse récupération de ces frais. Qu'en agissant ainsi, il serve les intérêts de la couture française, nous n'en doutons pas, et nous en réjouissons. Mais qu'on n'essaie donc pas de nous en faire accroire. M. Hearst n'est pas le « petit manteau bleu » des fabricants de robes à traine. Il veut bien leur faire de la publicité (non gratuite) — mais à la condition que cette publicité lui rapporte moult dollars. *Business are business*.

(En passant, cette remarque : nous sommes heureux que les intérêts de la couture parisienne soient soutenus à New-York. Mais il ne faudrait pas que, là comme ailleurs, nous jouions un jeu de dupes. Le Français, qu'il soit couturier ou diplomate, est volontiers crédule. Ouvrons l'œil.)

Mme Anderson risque un mot du *Deutsches Journal* : « Il n'a, dit-elle, d'allemand que le titre. »

— Eh ! madame, cela suffit. Ce titre est un programme.

Elle ajoute : « Ce journal a perdu la moitié de ses lecteurs. »

— Tant mieux ! Cela prouve que les lecteurs américains du *Deutsches Journal* se sont dégoûtés à la longue du mensonge.

« Les Allemands de New-York ne trouvent pas le *Deutsches Journal* assez boche », assure Mme Anderson.

— Que leur faut-il ? Au lieu d'écrire que « les Français assassinent les Allemands (ou donc ?) cet excellent M. Hearst aurait-il donc dû écrire : « L'armée belge a violé le territoire de l'Allemagne ? »

Franchement, si candides que nous soyons, il ne faudrait pas essayer de « nous bourrer le crâne » comme on dit chez les poilus, ces méchants poilus de Verdun, qui assassinent des Berlinoises.

Mme Anderson nous explique que les films Hearst de la guerre ont déchainé un grand enthousiasme chez les auditeurs américains, et qu'ils ont chanté la *Marseillaise*.

— Bravo ! Vivent les Américains qui chantent la *Marseillaise*. Ils ne la chanteront jamais assez. C'est le plus bel hymne du monde. Et quand les Américains f...lanqueront à la mer leurs Boches et leurs Sutros, nous entonnerons le *Yankee Doodle*.

Deux mots encore : Mme Anderson demande si les « attaques » de *L'Œuvre* contre M. Hearst ne seraient pas l'écho d'une certaine agence X, filiale de la société Y, aux gages du syndicat Z.

— Nous ne connaissons ni X, ni Y, ni Z. Nous sommes Français, ne connaissons que l'intérêt français, et nous méfions des rois du papier qui, tantôt calinent la couture française, tantôt nous traitent d'assassins, selon qu'ils s'adressent à la partie propre de leur public, ou à sa partie boche.

Qui n'est pas avec la France est contre elle.

François Lebon

**DIABÈTE MALARIA, JAUNISSE**  
Traitement  
Ophoréologique par la  
**Filudine**  
Préparé dans les Laboratoires de l'URODONAL  
2, Rue de Valenciennes, Paris. — PRIX : franco 10 fr.  
Narrees infantiles : Sinubérase, Franco 6/50

## La déclaration des biens des sujets ennemis

Le 28 février, ainsi que nous l'avons annoncé, l'Official de jeudi dernier publiait un décret rendant obligatoire la déclaration de tous les biens appartenant à des sujets de puissances ennemies.

A Paris, soixante mille formules de déclarations avaient été déposées dans les commissariats de police des vingt arrondissements ; or, dès hier, toutes ces formules étaient déjà épuisées et le parquet a dû faire imprimer un million de nouveaux exemplaires qui vont être déposés dans les commissariats.

La proportion considérable dans laquelle ces formules ont été enlevées atteste l'importance des dettes laissées par nos ennemis, à Paris seulement.

Elle n'a, du reste, rien de surprenant, si on considère que chaque dette, chaque situation, chaque objet, chaque élément d'actif, enfin, appartenant à un sujet, à une société ou à une collectivité d'une nationalité en guerre avec la France doit faire l'objet d'une déclaration distincte.

Les trois exemples suivants feront comprendre les dispositions du décret du 28 février dernier :

1° Une maison de commerce doit cent mille francs à cent maisons de commerce ou particulières de nationalité allemande. Cent déclarations distinctes devront être faites.

2° Une maison de commerce française avait reçu en dépôt, en consignation ou à condition, de différentes maisons allemandes, cent lots ou cent stocks de marchandises. Chacun de ces lots ou stocks doit également faire l'objet d'une déclaration séparée.

3° Enfin, un banquier ou un établissement de crédit se trouve débiteur de sommes d'argent ou de solde créditeur pour le compte de mille clients allemands. Mille déclarations distinctes devront être faites.

On conçoit l'importance du rouage administratif qui va avoir à fonctionner dans des maisons de crédit, telles que le Crédit Lyonnais, la Société Générale ou autres de même importance. Il est impossible que toutes les déclarations puissent être faites dans les délais de quinze jours impartis par le décret. Ces établissements viennent d'être autorisés, pour avoir le temps d'établir définitivement le solde définitif venant à leurs clients austro-allemands, à demander au procureur de la République les délais supplémentaires qu'ils jugeront nécessaires à l'achèvement de leurs opérations.

## LES SURVIVANTS DE "LA PROVENCE"

On sait que les survivants de la *Provence* avaient été débarqués à Malte et à Milo ; depuis, un changement a eu lieu et deux groupements ont été formés : les soldats de l'armée de terre survivants ont été conduits et réunis à Mytilène ; d'autre part, les marins ont été dirigés sur Toulon. C'est donc sur ces deux points qu'il y a lieu de diriger les correspondances.

Le gérant : ANTOINE KLENTIENS.

Imprimerie WELHOFF et ROCHE  
16-18, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris.

## RÉPONSES

P. D. — Il faut toujours déclarer un chiffre de revenu même s'il est inférieur à cinq mille francs et n'est pas imposable.

Dorenot. — Ces secours sont donnés par les municipalités suivant leurs ressources. Il faut réclamer à la mairie.

## LES SPECTACLES

Ce soir :

COMEDIE-FRANÇAISE. — Relâche.  
OPERA-COMIQUE. — Relâche.  
OPERA. — 8 h. — L'Espionne.  
TH. SARAH-BERNHARDT. — Relâche.  
GAITE. — 8 h. 30. — Coralie et Cie.  
GYMNASIUM. — 8 h. 45. — Les Deux Vestales.  
PALAIS-ROYAL. — 8 h. 30. — Le Polu, etc.  
VARIETES. — 8 h. 30. — Depuis six mois, l'impression du Psychogène, la Bonne Intention.  
PORTE-SAINT-MARTIN. — Relâche.  
RENAISSANCE. — 8 h. 15. — La Puce à l'oreille.  
TH. BELLEVILLE. — 8 h. 30. — Madame Sans-Gêne.  
CHATELET. — Relâche.  
BOUFFES-PARISIENS. — 8 h. 15. — Kil.  
NOUVEL-AMBIGU. — Relâche.  
CLUNY. — 8 h. 45. — Maître Nénuphar, Si jamais je le place.  
TH. ANTOINE. — 8 h. 45. — Nono, etc.  
TRIANON-LYRIQUE. — Relâche.  
FOLIES-BERGERE. — 8 h. 30. — Jusqu'au bout.  
OLYMPIA. — 8 h. 30. — Attractions.  
CONCERT MAYOL. — 8 h. 30. — Gala Antoine.  
MONTY. — 8 h. — Si j'étais Roi.  
ALHAMBRA. — 8 h. 30. — Attractions.  
CAPUCINES. — 8 h. 15. — Paris aux Quinquets !  
EUROPEEN. — 8 h. 30. — Pan ! sur les K...boches.  
IMPERIAL. — 8 h. 15. — Un Boqueur, Pour une Boque.  
DEJAZET. — 8 h. 30. — Les Fiancés de Rosalie.  
GRAND-GUIGNOL. — 8 h. 30. — L'Homme qui fut aimé.  
L'Expérience du docteur Lorde.  
SCALA. — 8 h. 30. — Hardi, les bleuet !  
GIGALE. — 8 h. 30. — L'Enfer des Rouves.  
ELDORADO. — 8 h. 15. — La Crevette.  
BA-TA-CLAN. — 8 h. 30. — La Dame du Commissaire.  
EUROPEEN. — 8 h. 30. — Pan ! sur les K...boches.  
DEUX-MASQUES. — 8 h. 30. — A la Montmartroise.  
GAITE-ROCHECHOUART. — Quand la cloche sonnera !  
EMPIRE, CASINO DE PARIS et NOUVEAU-CIRQUE, à 8 h. 30. — Attractions.  
OMNIA-PATHE. — Spectacle varié de 2 à 11 h.  
ARTISTIC-CINEMA PATHE. — 8 h. 30. — Matinée jeudi, dimanche, 2 h. 30.

## MILITAIRES

Vous serez fixés sur toutes les situations, sur tous vos droits et sur ceux de vos familles en lisant le Guide Militaire, 12, avenue de la Grande-Armée, Paris. — 4 fr. — Il explique tout.

## RHUME de CERVEAU RHINO-GOMENOL

Dans toutes les bonnes pharmacies, 2 fr. 25 et 47, rue Ambroise-Thomas, Paris, contre 2 fr. 50.

MILITAIRE réformé, père de famille, cherche garantie de domaine pour refaire sa santé. Références absolument sérieuses. S'adresser aux bureaux de *L'Œuvre*. Urgent.

FEMME de militaire réformé et malade, cherche leçons français, anglais, dessin, peinture, musique. Est diplômée brevet supérieur. Excellentes références. S'adresser aux bureaux de *L'Œuvre*.

## MESTRE & BLATGE

46, Avenue de la Grande-Armée  
PARIS

|   |                |
|---|----------------|
| Tous  | ARTICLES       |
| LAINES  | Indispensables |
| aux   | SOLDATS        |
| CEINTURES tricot laine...                       | 3 90           |
| CHAUSSETTES laine.....                          | 1 75 à 3 75    |
| CHAUSSEURS laine.....                           | 10 50 à 28     |
| PASSE MONTAGNES.....                            | 3 95 à 6 50    |
| LAINES à tricoter marine<br>bleue et noire..... | le kilo. 13 50 |

FEUILLETON DE L'« ŒUVRE »  
du lundi 6 mars 1916

## Les Mystères de Corneville

ou  
L'ESPION MALGRÉ LUI

Roman inédit

PAR  
JEAN DRAULT

III

LES FENÊTRES QUI PARLENT

« Le contre-espionnage tient compte de toutes les relations de ces espions avérés ou présumés. L'amour, chez l'Allemand de Paris, est également stratégique ! fit le colonel.

« Voici : on m'a dit qu'il allait un jour par semaine, généralement le mardi soir, chez cette modiste. C'est rue d'Aubigny, ajoutai-je, impatient de savoir si le colonel avait pu avoir vent de ce détail.

« Mais il se borna à murmurer, d'un air amusé :

« Tiens, tiens !... Il faut tuyauter Fontan.

« Le colonel Pénisson avait tiré de sa

poche un carnet, un crayon, et notait le peu que je venais de lui révéler.

« Effaré, je m'écriai :

« — Vous notez ce que je vous dis là ?

« — Oui ! on ne sait jamais ! Ça peut intéresser mon ami Fontan, du deuxième bureau. Tout ce que j'apprends sur un Allemand, au cercle, je le récolte et je le lui communique. Il ne faut rien négliger contre l'ennemi. Fontan tirera au clair ce petit détail que vous me fournissez. Avec un petit détail, parfois, on amène une grosse chose.

« J'étais horriblement ennuyé de cette histoire. Et je regrettais le mouvement auquel m'avait entraîné ma haine pour Burgenstaub.

« — Vous savez, dis-je au colonel Pénisson, que cette modiste ignore certainement les soupçons dont son amant est l'objet de la part du deuxième bureau !

« — J'en suis bien convaincu. Pour elle, c'est un commanditaire, probablement, rien de plus ! Mais pourquoi cet émoi ? Vous connaissez cette modiste ?

« — Plaisantez-vous ? A mon âge !... Connaitre une modiste !...

« Le colonel griffonnait toujours sur son carnet, et je finis par me réjouir de ce qu'il prenait la chose tellement au sérieux. Quelle revanche pour moi si, ayant attiré l'attention du contre-espionnage sur le Boche Burgenstaub, on découvrait dans ses allures des motifs pour l'expulser !

« — Une lettre pour monsieur !

« Le groom du cercle que j'avais envoyé porter les plumes chez Hélène me présentait sur un plateau une large enveloppe avec l'en-tête : *Hélène, modes*, qu'on lui avait remise pour moi.

« Je décrochai le pli en tremblant un peu. La longue écriture d'Hélène dansait devant mes yeux. Il y avait quelques lignes :

« Que devenez-vous !... J'aurais tellement besoin de vous voir pour avoir des renseignements sur l'action « *Cuivre et Pyrites du Nicaragua* ». J'ai quelques disponibilités, j'ai envie d'en prendre. Un jour que vous aurez le temps, passez donc me voir.

« Bonnes amitiés,  
« HÉLÈNE. »

« Je faillis étouffer un cri de fureur.

« — Ah ! pensai-je. C'est à cause des Pyrites du Nicaragua qu'elle est ennuyée de ne pas me voir ! Ça c'est violent !

« J'allai aussitôt m'asseoir à un bureau, je commençai quatre fois une lettre, que je déchirai, puis je m'arrêtai à ce texte plutôt sévère :

« N'achetez pas d'actions « *Cuivre et Pyrites du Nicaragua* ». Je vous dis cela parce que je suis Français et que je ne saurais recommander une affaire allemande, comme d'autres, peut-être, ont pu le faire. Alors, vraiment, vous ne vous doutez pas pourquoi j'ai cessé de vous voir ? Rappelez vos souvenirs, et supposez que, le dernier soir où je vous ai ramenée chez vous, j'aie eu la preuve de ce qu'il s'est passé après mon départ. Burgenstaub est monté chez vous ; il est resté une heure dans votre chambre. Vous aviez le droit de piétiner mon amour ; il vous appartenait, et j'acceptais cela, en échange du droit de vous voir et de vous respirer comme une jolie fleur, mais vous n'aviez pas le droit, je crois, de me blesser aussi cruellement dans mon amour-propre et d'accorder

presque devant moi à un rival la fin d'une soirée que vous m'aviez réservée.

« Vous me saviez jaloux. Vous ne pouviez ignorer qu'ayant reconnu Burgenstaub devant votre porte, je serais tenté de savoir pourquoi il était là à une pareille heure, attendant votre rentrée. Vous ne l'aimez point et il ne vous aime point. Il n'a eu aucun geste en me rencontrant avec vous. Qu'est-il ? Qu'êtes-vous ? Il m'a produit l'impression d'un commanditaire pour maison de modes venant toucher les intérêts réguliers de sa créance et vous m'êtes apparue comme une débitrice vraiment ponctuelle qui fait honneur à sa signature et qui accorde à discrétion, par honnêteté commerciale, ce qu'elle me refusa toujours par pudeur et par vertu.

« Vous m'en voudrez de cette lettre.

« Je n'ai pu la tourner autrement. J'ai essayé, j'ai le cœur trop à vif pour sourire en vous écrivant.

« Adieu ! »

« Quand j'eus mis cette lettre à la poste, je me sentis soulagé. Je m'étais vengé, j'avais secoué le ridicule dont j'étais couvert et qui me diminuait certainement aux yeux d'Hélène. Mais c'est le complice que j'aurais voulu atteindre !

« Le lendemain je vins au cercle, voir s'il y avait une réponse. Je la redoutais et la désirais. Une lettre attendait dans mon casier, je la lus fébrilement. Il m'apparut que les caractères de l'écriture d'Hélène tremblaient de colère :

« Vous êtes fou, me disait-elle. Une ressemblance vous a abusé. Vous voyez évidemment ce B... partout. Je suis indignée que vous pensiez de moi d'aussi abominables choses. Mais je me rends compte que, décidément, un homme ne

peut être l'ami d'une femme sans une

arrière-pensée de l'avoir un jour comme maîtresse. Je vous croyais autrement que les autres. Quelle leçon ! Vous voyez rouge parce que vous vous figurez que j'accorde à un autre ce que je vous ai refusé à vous ainsi qu'à tant d'autres. Certes, je sens que c'est fini et je vous regretterai. Vous m'aviez habituée à pouvoir compter sur vous pour certains petits services et d'utiles conseils. J'aurais voulu entendre parler. Vous me sortiez du cercle d'idées de mon milieu. Il est vrai que j'ai une compensation, c'est de savoir à quel point vous m'aimez peu et de quelle nature fort ordinaire était au fond votre amour si discret, parfois respectueusement exalté. Adieu. »

« Ce qui me fit le plus de peine dans cette lettre, pas trop mal envoyée, après tout, c'est la facilité avec laquelle elle acceptait que tout fût fini.

« Elle m'aurait dit : « Venez », je serais revenu ! Elle m'aurait tout avoué en invoquant le prétexte le plus saugrenu, au besoin en disant qu'elle ne l'avait pas fait exprès, que j'aurais couru vers elle en lui demandant pardon des changements que je lui avais causés.

« Enfin ! elle est sage pour deux ! » me dis-je. Qu'il soit fait selon sa volonté !

« Et je m'efforçai de l'oublier. J'avais à lutter contre moi-même, et contre ma femme et contre mes filles qui, par ma faute, étaient possédées d'une inexplicable fringale de modèles du jour, et ne voulaient pas d'autres créations que celles de la maison Hélène.

(La suite à demain.)